This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

rch.)
29
l

Digitized by Google

Arch. 29 L Delaporte

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LES RUINES

DE LEPTIS MAGNA,

RÉGENCE DE TRIPOLI DE BARBARIE,

ADRESSÉ EN 1806 A M. LE PRINCE DE BÉNÉVENT,

MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

PAR M. DELAPORTE.

<36602275740010

<36602275740010

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE (IIIe SÉRIE).

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LES RUINES

DE LEPTIS MAGNA,

RÉGENCE DE TRIPOLI DE BARBARIE.

Après la paix conclue entre les Américains et la régence de Tripoli de Barbarie (l'ancienne Œa), M. Ridgely, leur proconsul, obtint du chef d'escadre la promesse d'un bâtiment léger pour le voyage aux ruines de Leptis. La plupart des consuls, dans la première chaleur de cette entreprise, voulurent ou parurent désirer en faire partie. La nouvelle de tous les jours, l'entretien de chaque moment, était le pèlerinage à Lebdah. On en parla tant, qu'on se dégoûta même d'y aller.

Cependant, au mois de juin dernier, on vit arriver le bâtiment promis; c'était une goëlette des États-Unis, capitaine Porter. Il avait ordre de conduire M. le proconsul au lieu désigné et de prendre M. le consul danois pour le mener à Livourne. Des lettres d'invitation furent envoyées, suivant l'usage, à la plu-

Digitized by Google

part des agents étrangers. Chacun trouva une excuse pour rester en ville, il n'y eut que M. le proconsul et moi qui nous embarquâmes.

Dimanche 8 juin 1806, à neuf heures du matin, les voiles de la goëlette se déployèrent; et le lendemain lundi, à six heures du soir, nous fûmes devant Lebdah. Le canot et la chaloupe mis à flot, nous longeâmes la marine de cette ancienne cité, et vînmes débarquer à l'embouchure du lit du fleuve, qui était alors à sec. Un mamlouk du pacha, envoyé exprès, et le chef arabe de l'arrondissement, qui nous attendaient, nous vinrent recevoir. Ce fleuve porte le nom de Wâdî Lebdah, rivière de Lebdah.

Descendus sur la plage, nous nous trouvâmes dans la situation de gens qui arrivent dans un pays inconnu, étourdis, ne faisant nulle attention à nos guides, et ne sachant vers quel côté nous diriger; aussi, pendant le peu de temps que le soleil nous accorda, ne fîmes-nous qu'errer çà et là sur des ruines, ou, pour mieux parler, sur des monceaux de sable fin qui cachent des ruines. La nuit nous chassa; et, nous promettant de mieux voir le lendemain, nous regagnâmes le bord.

Le 10 juin, à la pointe du jour, nous nous rendîmes de nouveau sur l'emplacement de l'ancienne Leptis, et nous débarquâmes au même endroit que la veille. M. Porter avait eu la précaution d'amener avec lui des marins armés de pelles et de pioches, pour ouvrir des fouilles. Je le laissai avec M. le proconsul se morfondre sur la terrasse du fond

Digitized by Google

d'une citerne, située près des rives du torrent, qu'ils entamèrent, la prenant pour la terrasse d'une maison, et j'allai chercher fortune ailleurs, me faisant accompagner d'Ibrahim Guarda Ripa, reis de corsaire du pacha, que son Excellence nous avait donné comme porte-respect.

L'embouchure du torrent était défendue, dans son temps, par deux forts carrés; l'un placé sur la rive gauche, et l'autre sur la rive droite. Ces deux forts ne subsistent plus maintenant que dans leurs murailles extérieures, qui, bien qu'elles aient perdu de leur élévation, attestent encore la solidité de leur construction. J'attaquai la rive gauche du torrent, et de grandes pierres en grandes pierres, ruines d'un mur qui dominait et qui domine encore son lit, je parvins sur une hauteur formée des débris amoncelés du fort renversé sur lui-même. J'allais me diriger sur le reste des remparts qui longent la mer, et au pied desquels on voit encore un beau quai, construit de très-grandes pierres, lorsque je vis, à travers plusieurs monticules de sable, un débris de construction qui m'attira. Je tournai le dos à la mer et m'avançai vers le lieu où la curiosité m'appelait. Chemin faisant, je vis le sable jonché de quelques tronçons de colonne, parmi lesquels était un masque en marbre blanc, qui, aux cornes de bélier recourbées sur ses oreilles, me parut un Jupiter Ammon. C'était certainement la parure de quelque partie du palais au milieu duquel je me trouvais. Ce palais, entièrement détruit, n'existe plus que

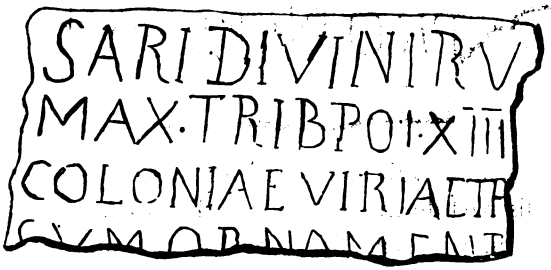
***

Digitized by Google

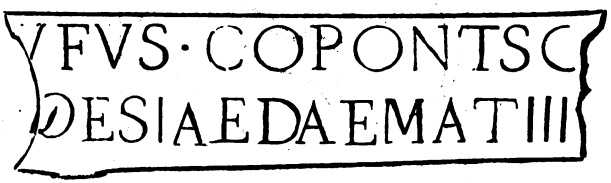
dans un long mur de pierres dures qui court parallèlement à la mer, et qui, toujours fouetté par les sables et miné par l'air salin, offre une surface qu'on ne saurait mieux se figurer qu'en se représentant un homme taché de la petite vérole. Il a, dans sa construction, un entablement dorique. Faisant un angle droit avec la mer et courant parallèlement au torrent, est un autre mur moins long, mais plus haut, caché en partie par une élévation de sable, qui en est distante à peu près de vingt pas, partant de la cime. Ensuite, et dans la même direction que le mur à entablement dorique, est une porte faite en forme d'arc de triomphe et de construction simple. Elle est appuyée par une grande rotonde, dont la moitié est écroulée dans le lit du torrent. Le massif de cette rotonde est généralement de briques liées entre elles par un fort ciment, et recouvert, quant à son intérieur, de pierres de taille artistement placées et percées chacune au centre, comme si elles eussent dû recevoir un revêtement. On y a ménagé tout autour des niches pour des statues. Cet édifice était peut-être le palais du proconsul ou de quelque autre autorité de la province. Je quittai ces ruines pour m'enfoncer plus avant dans l'ancien emplacement de Leptis et tâcher d'y découvrir des inscriptions. A peine avais-je fait quelques pas que je vis venir vers moi, et à grand galop, le mamlouk du pacha. Il me cria du haut de son cheval : « Viens avec moi, chrétien; de l'écriture ! » Je le suivis, avec le reis dont j'ai déjà parlé, sur le pla-

Digitized by Google

teau d'un monticule, où, parmi de nombreux éclats de colonnes, de chapiteaux et d'entablements, j'aperçus une pierre brisée qui avait un mètre vingt-six centimètres de long, sur soixante-quatorze centimètres de large, avec cette inscription :



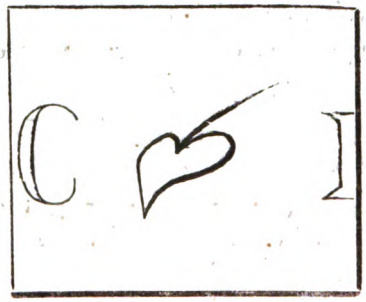
Je fus bien étonné de voir le reis de corsaire, un crayon et du papier à la main, copier machinalement, tant bien que mal, les caractères que je traçais. « A quoi te servira cela? » lui demandai-je.— « A montrer à mes amis, » répondit-il. Je le laissai écrire à sa manière et continuai de copier. Non loin de cette pierre, s'en trouvaient deux autres brisées. L'une n'avait que soixante-quinze centimètres de long et vingt et un centimètres de large; la voici :



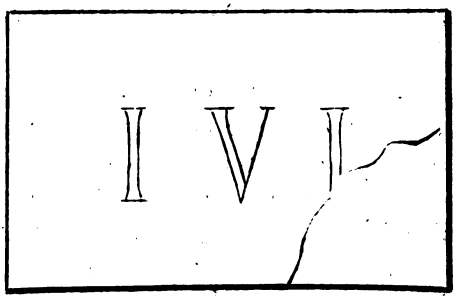
Digitized by Google

L'autre, qui n'avait qu'un mètre de longueur, et vingt et un centimètres de largeur, est celle-ci :

Je me rendis ensuite auprès des fouilleurs, à qui je fis part de ma découverte. Ils avaient abandonné leur citerne, et ils étaient occupés à fouiller un endroit mou, où ils trouvèrent un fragment d'aile d'aigle, supportant une très-jolie main de femme; le tout de marbre blanc. C'est sans doute la main de quelque jeune Hébé s'appuyant sur l'oiseau de Jupiter. Leurs recherches se réduisirent à cette découverte; et moi je pris la copie de deux pierres de moyenne grandeur qui se trouvaient non loin de l'endroit où l'on fouillait.



Digitized by Google



Chacun était content de sa proie; je conduisis les trouveurs de jolie main à l'endroit où étaient mes inscriptions. MM. Porter et Ridgely étaient tous deux armés de fusils. Un lièvre passa, un oiseau vola, et l'amour des antiques céda à la passion de la chasse. Le capitaine courut le lièvre, le proconsul visa l'oiseau, et mon amour-propre eut la douleur de voir s'évanouir le plaisir de leur montrer ma découverte. L'oiseau reporta son chasseur vers la rivière de Lebdah, et le lièvre entraîna son poursuivant vers l'ancienne porte de Leptis.

Je connaissais la rivière; je fus curieux de voir la porte. De monticule en monticule, après un quart d'heure de marche pénible dans des sables si mouvants qu'ils entraient dans mes bottes par le haut des tiges, j'y parvins. Cette porte n'a rien de surprenant. Sa construction simple lui donne la forme d'un arc triomphal. Sa position est à l'ouest de la ville. Deux immenses colonnes de marbre blanc, avec des taches allongées de vert, détachées de leurs places primitives et appuyées sur le mur qui fait un angle avec

Digitized by Google

cette porte, sont les seules choses qui fixent la curiosité.

M. Porter, ayant perdu de vue le lièvre qu'il poursuivait, revint vers cette porte, en admira les deux fûts de colonne, et rentra avec moi dans la ville, ou, pour parler plus exactement, dans l'enceinte qu'elle occupait autrefois. Nous gravîmes la hauteur qui obstrue cette porte à moitié, et qui va expirer au pied d'un autre monticule qui s'élève en pain de sucre au milieu des sables. Ce dernier est formé par les décombres d'un édifice qui a dû être vaste. On compte encore un grand nombre de degrés qui faisaient un perron de figure ronde. Ce perron, que nous avons monté, nous a aidés à en atteindre le sommet, où nous avons reconnu un autel de granit rouge renversé et brisé en deux morceaux. Après en avoir fait inutilement fouiller les alentours, nous sommes descendus dans un bas-fond qui donne vis-à-vis de la mer. On y voit encore un reste de chapelle et une belle colonne de marbre blanc et rose. De là nous nous sommes dirigés vers le rivage. Entre lui et la chapelle, est une espèce de vallon semé de milliers de petits morceaux de marbre blanc et quelques colonnes de granit rouge dispersées çà et là. A l'extrémité est de ce bas-fond, sont trois grosses colonnes de marbre semblable à celui des colonnes de la porte de la ville, mais plus longues. Elles ont huit mètres vingt-quatre centimètres environ de fût, et, à leurs bases, un mètre deux centimètres approchant de diamètre. C'est de cet endroit sans

Digitized by Google

doute que, d'après le traité de 1720 fait avec cette régence, on enleva les belles colonnes qui ornent encore le maître-autel de l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. La mer qui avoisine est pleine de pierres qui ont dû faire partie d'un superbe corps d'édifice. En quittant ces colonnes, qui sont pour ainsi dire les *grandia ossa*, les grands ossements d'une colonnade magnifique qui n'existe plus, nous passâmes près d'un tamarisc, cyprès de ces respectables ruines. Il était onze heures et demie du matin; le soleil, qui était dans toute sa force et qui plombait avec fureur sur nos têtes, nous força d'aller chercher un abri. Nous quittâmes le tamarisc, ou plutôt le buisson de tamarisc, qui étend ses branches attristées sur les ruines où il a pris naissance; nous quittâmes une longue muraille presque enterrée, qui s'étend du nord au midi, et la colonne de pierre qui s'élève du sein de la poussière; nous quittâmes, dis-je, ces tristes lieux, asile des caméléons nombreux, et où végète le barembakh[1], arbuste pernicieux, traversâmes les sables que nous avions foulés depuis la pointe du jour, passâmes le lit du torrent, arrivâmes dans un bas-fond, où une tente avait été dressée sur des avirons, et nous y reposâmes.

On me permettra de m'arrêter sur cette partie

[1] Le barembakh, برمباخ, est une espèce de figuier sauvage dont les feuilles, épaisses comme celles du nopal, et les branches renferment une humeur laiteuse si acerbe qu'elle ronge la lame de l'instrument qui les tranche, si l'on ne l'essuie à l'instant. Malheur à l'animal qui se hasarde à mâcher de ses branches ou de ses feuilles!

****

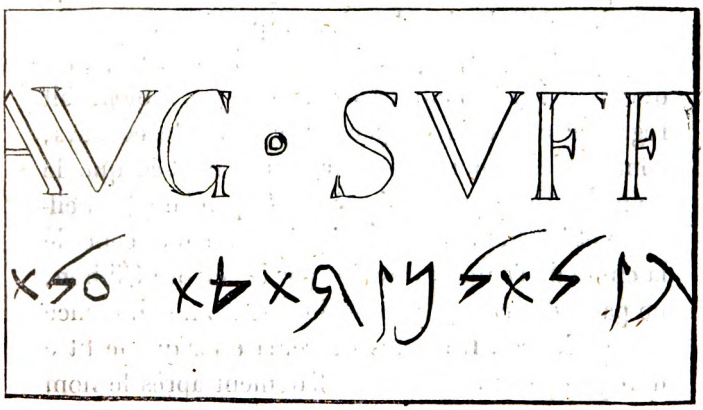
Digitized by Google

de l'ancienne Leptis. Qu'on se figure un bas-fond situé non loin de la mer et sur les bords d'un torrent non impétueux, jadis nappe d'eau couverte de nacelles quand le lit du torrent était rempli, et tapis de verdure où les habitants des deux sexes et de tout âge allaient se reposer, quand les eaux s'étaient retirées; qu'on se figure pareillement un bas-fond dominé d'un côté, celui de la mer, par le second fort, placé sur la rive droite et à l'embouchure dudit torrent, et par un superbe quai garni de bancs, où sans doute les vieillards du temps venaient s'entre-rappeler l'histoire de leur jeune âge, et de l'autre, celui de la ville, par un temple, où l'on montait par deux perrons maintenant écrasés, et l'on aura l'idée du lieu agréable où la tente était placée. Ce temple, s'il faut s'en rapporter à un grand débris de pierre qui, jeté proche de son emplacement, porte, en lettres longues d'un demi-mètre, larges et profondes en proportion, les caractères AMI, était peut-être dédié à l'amitié: le temple et l'amitié ont presque disparu de cet endroit aimable. La portion de la ville anéantie qui se trouve dans cette partie est aussi gaie que l'autre est triste. Le sable y a respecté les ravages du temps. On y voit un arc de triomphe de pierre calcaire à trois entrées et sans inscriptions; un égoût qui se purgeait dans le fleuve, et divers autres édifices que le peu de temps ne m'a pas permis de voir à fond. M. Ridgely, qui a été plus haut que moi, m'a assuré avoir vu, dans le coude que le lit du fleuve fait vers le sud-ouest, sur sa rive gauche, un aqueduc, et sur

Digitized by Google

sa droite, un grand bâtiment qui lui a paru une caserne. Ne les ayant pas vus, je me tais.

A peine nous respirions, en ce lieu enchanté autrefois et maintenant abandonné, l'air dont nous avions besoin, que M. le proconsul qui, ennuyé de chasser, était monté à cheval avec le lieutenant du bord, revint nous annonçant des inscriptions. Le dîner était servi, je mangeai à la hâte et courus aux lieux où elles étaient. Je pris au sud et montai les débris du temple de l'*Amitié*. J'étais à peine arrivé sur la colline qu'ils forment, que je mis le pied sur une pierre dure. Les caractères étrangers placés sous les caractères latins qui y sont gravés ont rendu ce monument si précieux à mes yeux, que je n'hésite pas à en figurer l'inscription. Elle est peut-être digne d'attirer l'attention. La voici telle qu'elle se trouve sur les lieux : elle a soixante-quatorze centimètres de long, sur soixante centimètres de hauteur.



Digitized by Google

Il est à regretter que ce ne soit qu'un fragment, car elle pourrait faire naître quelque éclaircissement sur l'écriture punique ou phénicienne, qui est, je crois, celle de cette inscription, parce que *lingua punica quidquid terrarum est à Cyrene usque ad Gades occupavit,* « la langue punique se parlait dans l'espace « de terrain compris entre Cyrène et Gadès. »

Les caractères en sont très-purs et bien conservés, quoique la pierre qui en est enrichie soit profanée par les pieds des bêtes de somme, des troupeaux et des Arabes qui la foulent à toutes les heures du jour. L'inscription latine, et principalement le mot SUFF qu'on y lit, offre par elle-même quelque intérêt. C'est sans doute le commencement de *suffes, suffet.* Les suffets (mot hébreu qui signifie juge) étaient les premiers magistrats des Carthaginois. Ils jugeaient en dernier ressort, exigeaient des généraux des armées qu'ils rendissent compte de leur conduite, et avaient, avant la conquête des Romains, une autorité absolue dans leur république.

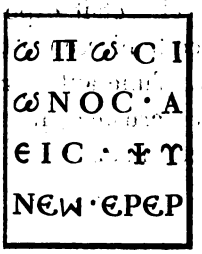
Il peut se faire que, depuis, les Augustes, titre que prenaient les empereurs romains, se soient fait regarder en Afrique, par les peuples de ce pays, comme des suffets. Peut-être aussi n'est-ce que le nom de l'empereur lui-même. Cependant la meilleure et la plus complète histoire romaine, celle de la chute de l'empire romain, par le célèbre Gibbon, ne parle d'aucun empereur dont le nom commence par ces lettres. Il est aussi à remarquer que le titre d'Auguste se mettait immédiatement après le nom

Digitized by Google

propre de l'empereur. La pierre est encore sur les lieux : je n'ai pas engagé les Américains à s'en saisir, parce qu'elle convient mieux à la France, si toutefois elle est jugée digne d'orner le musée Napoléon.

Du sommet de la colline à inscription punique, je vis dans la plaine diverses tours qui formaient l'enceinte non pas de Leptis, mais de Lebdah. J'établis une grande différence entre ces deux noms : l'un est celui de l'ancienne ville, l'autre celui d'une ville plus moderne; différence qui se distingue encore dans les ruines. Ces tours sont de construction barbare : de grandes pierres sur de petites, de très-petites à côté de très-grandes, prouvent que les seuls Arabes sont les auteurs de semblables constructions. Les murs qui conduisaient de l'une à l'autre tour égalent maintenant le sol. C'est au milieu de ces constructions informes, des décombres, que les inscriptions suivantes sont dispersées.

« Sur la tour que vous voyez devant nous, me « dit M. Ridgely, il y a une inscription grecque. » J'y allai avec lui et la pris. La voici :



Digitized by Google

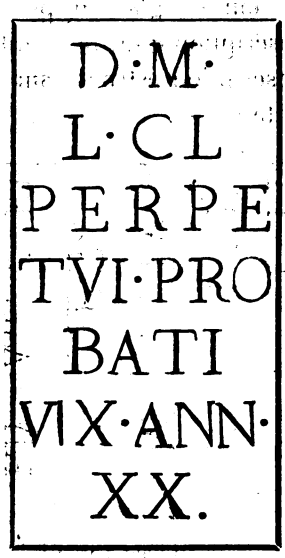
Pendant que j'étais occupé à copier cette inscription, de jeunes enfants arabes qui nous vinrent entourer s'écrièrent : « Merveille ! un chrétien qui « écrit. » S'ils furent étonnés de me voir écrire, ils furent bien plus surpris de m'entendre leur dire en leur langage : « Montrez-moi de l'écriture, et je vous « donne des boûkhamsins. » Le mot de boûkhamsin (pièce qui vaut à peu près dix-huit centimes de notre monnaie) n'eut pas plus tôt frappé leurs oreilles, qu'ils coururent à l'envi pour découvrir de l'écriture.

Pendant qu'ils s'écorchent la plante des pieds pour l'amour des boûkhamsins, je vais parler de l'inscription ci-dessus. Un Grec, fils d'un habitant de Zante, que la fortune et ses malheurs ont conduit ici, m'en a donné cette explication : *O que d'ânes ici! Rien de plus vrai!*

Je ne sais pas le grec; mais, si ce sens est le véritable, il faut que ce soit ou quelque esprit malin qui ait mis cette enseigne à son habitation pour punir les curieux de la relire, ou bien quelque être atrabilaire qui ait voulu insulter à ceux qui passaient devant le lieu où elle était exposée. Quoi qu'il en soit, on voit que cette pierre n'est pas ici à sa place. Elle est surmontée d'une autre, marquée de grands caractères latins et incrustée sens dessus dessous dans la muraille, de cette manière :

Digitized by Google

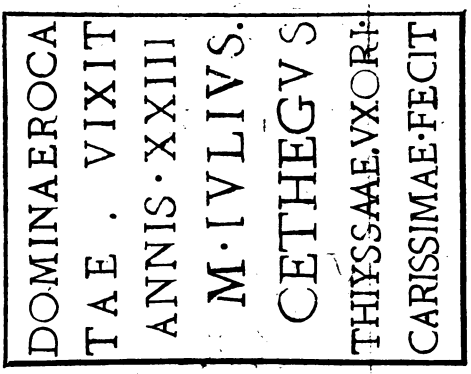
J'ignore le sens de cette seconde inscription. Je finissais de l'écrire quand un des enfants vint me crier : « Viens, chrétien, de l'écriture. Donne-moi un « boûkhamsin. » Je le lui donnai, et il me conduisit à une tour, ou plutôt à une masure entourée de ses décombres. Je vis, sur le fondement d'un mur qui a été autrefois debout, une pierre figurant un piédestal qui laissait lire ces mots :



M. le lieutenant de la goëlette était avec moi lorsque je traçais ces caractères : il les copia aussi de son côté. Nous nous collationnions mutuellement quand, de dessous le piédestal, s'échappa un gros serpent qui alla se cacher dans l'interstice de deux pierres de la tour ruinée. On lui donna la chasse. Les enfants, à

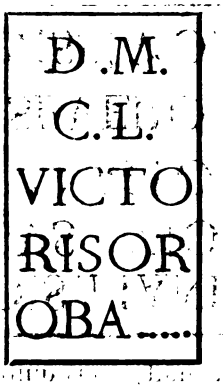
Digitized by Google

coups de pierres, et M. le lieutenant, qui avait saisi le yatagan d'un des Arabes qui se trouvaient près de lui, attaquèrent le reptile. Le yatagan en eut bientôt fait raison. Le serpent, percé, fut tiré de son repaire et sa tête tranchée. Son corps était long environ d'un mètre et demi, et sa robe était de couleur vert-pomme. Les jeunes Arabes poussèrent aussitôt des cris de joie, et nous conduisirent à un monceau de décombres non éloigné du premier. Ils nous montrèrent l'inscription que, bien entendu, il fallut payer. Cette inscription est mise sur le flanc de la manière suivante :



Il paraît que cette pierre tumulaire fut autrefois posée sur un monument dédié par M. Julius Cethegus, à la mémoire de sa très-chère épouse, qui aurait vécu vingt-trois ans. De là, nous fûmes menés à une autre, où on lit avec peine ces mots, dont le temps a altéré les caractères :

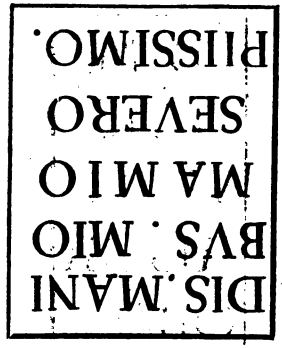
Digitized by Google



Il se faisait tard; il fallut se retirer, attendu que le lieu d'embarquement était à peu près à deux milles. Nous traversâmes l'ancienne enceinte de la ville et sortîmes par la porte dont j'ai déjà parlé. Il n'y a d'intéressant, au dehors de cette porte, pour un Européen, qu'un monument carré de construction mauresque, et, pour les Arabes, qu'un buisson où reposent, dans un santon à demi écroulé, les restes d'un de leurs marabouts. Ils négligent les inscriptions qui se trouvent sur le monument carré, mais ils ont la pieuse attention d'éclairer chaque soir les mânes de leur saint.

Deux autres pierres enclavées dans la muraille de ce monument, à laquelle elles n'appartiennent nullement, portent des inscriptions. L'une a échappé à ma lecture, et l'autre, mise à l'envers, m'a donné à lire sur sa surface sud les cinq lignes suivantes:

Digitized by Google



Chassés par la nuit, nous quittâmes la ville, le monument où est l'épitaphe dédiée « aux mânes, pour « Mamius Severus plein de piété, » le buisson vénéré des Arabes, et marchâmes à notre destination. Chemin faisant, nous vîmes un grand édifice et quelques tombeaux; mais étant pressés d'arriver nous les négligeâmes. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à la cale du Tamarise. Nous nommâmes ainsi le lieu où la chaloupe nous vint recevoir, à cause du tamarise qui se trouve en cet endroit, et qui sert de point de reconnaissance à ceux qui arrivent par mer.

Au loin, sur le sommet de la montagne, nous vîmes une masse de maçonnerie qui nous parut intéressante, mais le temps ne nous permit pas d'aller la visiter. Nous nous retirâmes à bord, nous promettant, pour le lendemain, plus de jouissance et plus de fatigue.

Remontés à bord, nous nous entretînmes de tout ce que nous avions vu dans la journée, et nous par-

Digitized by Google

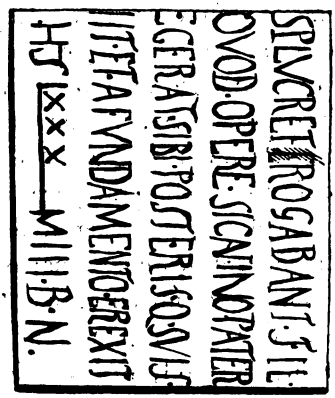
lâmes de tout ce que nous devions faire le lendemain. M. le commissaire de la goëlette, qui, pendant que nous cherchions des inscriptions, nous avait quittés et était allé, accompagné du janissaire d'Amérique, dans une maison de cultivateur, nous dit y avoir vu une très-longue inscription. Je n'ai pas besoin d'exprimer la peine et le désir dont cette nouvelle me pénétra. Je me serais volontiers jeté à la nage pour l'aller recueillir. Je le priai, à diverses reprises, de m'indiquer en quel endroit la maison qui la possédait était située, mais inutilement. Il garda un silence obstiné, peut-être craignait-il pour une jeune Arabe dont il parla fort au long. Voyant qu'il continuait à se taire, je n'insistai pas, tourmenté par la crainte que les vents ne nous forçassent à partir. Cependant la nuit passa, et le vent étant, le matin, dans la même direction que la veille, la chaloupe nous porta de nouveau aux ruines de Leptis. Arrivé sur la plage, je tâchai de deviner le lieu où pouvait être placée l'habitation susdite. J'avais vu la veille M. Robertson marcher à l'est, je me dirigeai vers cette partie, avec cette différence que j'allai sur le bord de la mer et qu'il avait été par l'intérieur de la plaine. Un Arabe m'escorta. Les Arabes sont de bonnes gens quand on parvient à s'en faire des amis. Il me céda son cheval et m'accompagna à pied. Après une demi-heure de marche, et quand nous eûmes laissé deux petits édifices ruinés qui n'offrent nul intérêt, je me vis dans un endroit qui ne ressemblait en rien à tous ceux où je m'étais déjà trouvé.

Digitized by Google

Je me crus dans un autre monde. La tête pleine de l'inscription que je cherchais, je ne fis pas d'abord attention à ce que ce pouvait être, et je traversai un long emplacement en forme de fer à cheval; mais à peine étais-je parvenu à l'endroit où il est contourné par la circonférence que forme cette figure, que je vis au sommet de la colline artificielle qui l'enveloppe, M. Robertson, c'est le nom du commissaire, avec le père de la jeune Arabe qu'il trouvait si jolie. Je dis à l'un de me désigner la maison dont il m'avait parlé, et je demandai à l'autre s'il connaissait dans les environs quelque habitation où il y eût de l'écriture. Dans la mienne, me répondit-il. Transporté de joie, je le priai de me conduire chez lui, lui promettant de le récompenser. Il accepta ma proposition, et me mena vers son logis. Tout en le questionnant et lui offrant une rétribution pour chaque pierre écrite qu'il me découvrirait, nous étions arrivés au pied d'une petite montagne couronnée par un santon, où il y a une inscription que je n'ai pas vue. Cette montagne domine une vaste plaine dite Sahel-Lebdah, ساحل لبدة, la plaine de Lebdah. J'étais proche de l'habitation désirée. Je passai devant la baraque formée de branches de palmier, où demeurait la soi-disant beauté. Je l'ai vue, je l'ai examinée, et n'y ai remarqué autre chose qu'une tête au-dessous du commun, de couleur de cuivre, ayant les deux oreilles percées chacune de six trous en étage d'où pendent autant de boucles d'oreilles d'argent de moyenne grandeur,

Digitized by Google

et un autre trou fait au haut du cartilage où est agrafé un pendant pesant au moins quatre onces, et par conséquent si lourd qu'elle est obligée d'emprunter le secours d'une natte de cheveux usurpée au devant de sa coiffure pour en soutenir le poids. Ceci doit s'entendre des deux oreilles. Cette manière d'attacher boucles d'oreilles sur boucles d'oreilles appartient à toutes les femmes arabes. Le corps de la jeune beauté était aussi cuivré que sa figure, quoiqu'il fût enveloppé d'un grand drap de laine qu'on appelle *hauli*. C'était le seul vêtement qui la couvrait, et par conséquent le seul que la coquetterie lui fit déployer devant moi comme indifféremment. Je négligeai des charmes aussi obscurs pour m'occuper d'un objet plus précieux, de la pierre que je cherchais. Je la trouvai dans la maison du père de la demoiselle arabe, enchâssée dans le mur qui regarde le nord et absolument dans la position où je la transcris ici :



Il paraît, d'après le sens de cette inscription, que cette pierre, maintenant tronquée, était autrefois une épitaphe mise sur un sépulcre de construction sicilienne, érigé par un père pour lui et pour ses descendants. Riche de cette inscription, je m'avançais vers un temple totalement ruiné pour découvrir à quel dieu il fut dédié, quand l'Arabe dont je montais le cheval me cria : J'ai soif. Ces paroles me furent bientôt intelligibles quand je vis suspendu à la cime d'un palmier, dont on avait coupé toutes les branches, un pot d'argile qui en recevait le laqby, لقبى.

Le laqby لقبى est une liqueur qui coule d'une incision faite à la tête d'un palmier. A sa sortie de l'arbre, cette liqueur est douce comme le miel, mais, si on la laisse fermenter, elle devient aigre. Un bon musulman doit s'abstenir de boire le laqby aigre, parce qu'il fait perdre la raison; mais il lui est permis de boire le laqby doux, dont la liqueur rafraîchit le sang et donne la santé. Cependant les trois quarts des habitants de ce royaume se gorgent de laqby aigre, parce que les trois quarts des Tripolins sont ivrognes. Aussi, pendant trois mois, à partir de celui de juillet, on saigne chaque année un grand nombre de palmiers, parce que tout le monde boit de cette liqueur aigre, en l'accompagnant de maïs rôti sur les charbons; on chante et l'on goûte le bonheur, tout en oubliant les devoirs d'un musulman. Serait-ce le vin palmiste?

L'exclamation, J'ai soif, m'ayant fait connaître

Digitized by Google

que mon Arabe était amateur de laqby, je fis venir le maître du dattier, je lui en achetai la liqueur et la donnai à mon avide compagnon, qui l'avala jusqu'à la dernière goutte. Après l'avoir fait rafraîchir, je me rendis au temple. Il est situé dans la plaine de Lebdah, et seul au milieu de ses décombres. Je cherchai en vain si rien ne me pourrait découvrir qui en fut et le protecteur et le fondateur. Nulle pierre écrite ne s'étant présentée à mes regards, je quittai le temple et la plaine pour chercher ailleurs d'autres inscriptions. On me dit qu'à quelque distance de là, était un gros socle de pierre où l'on reconnaissait des caractères. Dans l'intention de les transcrire, je me faisais conduire au lieu où ils se trouvaient, quand un Arabe, accourant à toute bride et poussant de grands cris, vint me détourner. Il me fit signe de retourner. Il était à une trop grande distance pour être entendu, je ne sus ce qu'il voulait, et appréhendant quelque mésaventure, je m'arrêtai et attendis qu'il se fût approché pour m'informer de ce qu'il désirait. J'étais seul alors, M. le commissaire m'avait quitté. Cependant l'Arabe à cheval approche et me dit : « Tes frères « s'en sont allés, il n'en reste plus qu'un qui t'attend; « viens vite. » Tout troublé de cette nouvelle, j'abandonnai la plaine fertile de Lebdah, couronnée au midi par des montagnes, et bordée au nord par la Méditerranée. J'étouffai le désir de copier la grande inscription, et j'allai rejoindre le frère qui m'attendait. Chemin faisant et près d'une mosquée, j'aper-

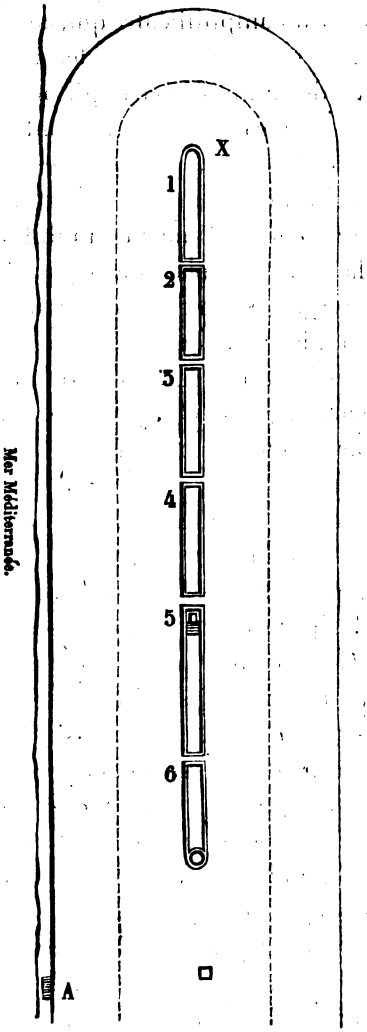
Digitized by Google

çus une pierre que la malice avait tournée sens dessus dessous. Après bien des fatigues on la retourna, et je n'y lus que des caractères arabes de nulle importance. Après cela, je me hâtai et j'eus bientôt atteint le frère qui m'attendait; c'était M. Robertson qui me dit que le vent, ayant changé, faisait appréhender un gros temps, et qu'il fallait gagner le Tamarisc où nous nous étions embarqués le jour précédent. Mon Arabe reprit son cheval, me donna le salamalek, et disparut me laissant à pied.

M. le commissaire, qui vit mon embarras, me prit en croupe et nous eûmes bientôt atteint l'arbre hospitalier. Nous dînâmes à l'ombre de ses branches imprégnées de sel. Tout en mangeant, je parlai de l'emplacement en forme de fer à cheval que je crois, peut-être improprement, un cirque ou hippodrome. M. Robertson en parla, et l'envie vint à MM. le capitaine et le proconsul de le voir. Le dîner fini, nous louâmes à des Arabes qui faisaient boire leurs troupeaux au puits voisin, les chevaux qu'ils montaient, et nous galopâmes jusqu'à l'emplacement susdit, pendant que des matelots s'y rendaient par mer.

Le matin je n'avais fait que le traverser rapidement; j'en pris, le soir, toutes les dimensions avec le plus de justesse possible. Une rame américaine de onze pieds de longueur me servit de mesure. Je joins ici le plan de ce cirque ou de ce stade.

Digitized by Google



Digitized by Google

Ce cirque ou hippodrome construit sur la plage était clos par un amphithéâtre qui, comme je l'ai déjà fait remarquer, a la forme d'un fer à cheval allongé; les gradins de l'amphithéâtre qui ont dû exister ont totalement disparu, peut-être sont-ils encombrés sous la terre, formant à présent une colline qui vient expirer sur le terrain uni de ce cirque. La cime de cette colline ou de l'ancien amphithéâtre est, du côté de la mer, une plate-forme qui règne tout le long du rivage, comme le plan l'indique. Du côté de la plaine, la plate-forme, arrondie par les terres que les vents et les années y ont amoncelées, a entièrement disparu. On y monte par des degrés rongés par le temps, comme on le remarque sur le plan (A).

Au milieu de la terrasse ou du terrain uni de ce cirque, on compte six bassins de figure parallélogramme, qui ont trois toises environ de large, non compris les parois, qui sont épaisses de deux pieds et demi. Ces bassins, que je nomme, vu leur conformation, des auges, sont terrassés, à peu près à deux pieds et demi au-dessus du niveau du sol, d'un mastic propre à empêcher l'effet de l'eau et à la retenir; ce qui me porte à présumer qu'ils ont été destinés ou pour des abreuvoirs, ou pour des fontaines. Au milieu du bassin n° 4 était une colonne de granit rouge, maintenant étendue dans ce bassin et brisée en trois parties; elle touche encore à son piédestal, renversé lui-même. A la tête du bassin n° 5 est un piédestal de pierre ordinaire. Sa forme

Digitized by Google

allongée annonce qu'il portait autrefois quelque animal dans la posture où l'on représente les sirènes. La tête de lion que M. Porter a trouvée dans l'intervalle compris entre le bassin n° 4 et le bassin n° 5 fait croire qu'elle appartenait au lion qui ornait ce piédestal. Cette tête, appuyée sur une de ses pattes de devant, indique que le corps était couché. Elle a été portée à bord de la goëlette. Il y reste encore un chapiteau de colonne d'ordre composite et deux petites colonnes de marbre blanc et rose.

La rotonde qui termine le bassin n° 6 a dû, quoiqu'elle soit aujourd'hui au niveau du sol, être élevée dans son temps, s'il faut s'en rapporter aux pierres nombreuses qui la couvrent. Ce dut être un jet d'eau, dont le récipient se voit encore parmi des pierres amoncelées à peu de distance de là. Les parois des six bassins sont d'un mètre et cinq centimètres de haut. Leur monotonie est corrigée par une corniche qui en décore le sommet et par une baguette qui règne, à cinquante centimètres au-dessus du sol, tout le long des mêmes parois. La demi-circonférence qui commence le bassin n° 1 a sans doute porté la statue de femme de marbre blanc que nous avons laissée à l'endroit que je marque par X. Cette statue a été dédaignée à cause de sa pesanteur et parce qu'elle est sans tête.

La largeur du terrain plat de ce cirque est comprise dans l'espace renfermé entre les parois des auges et la ligne ponctuée. La ligne ponctuée indique le lieu où l'amphithéâtre vient mourir; et la

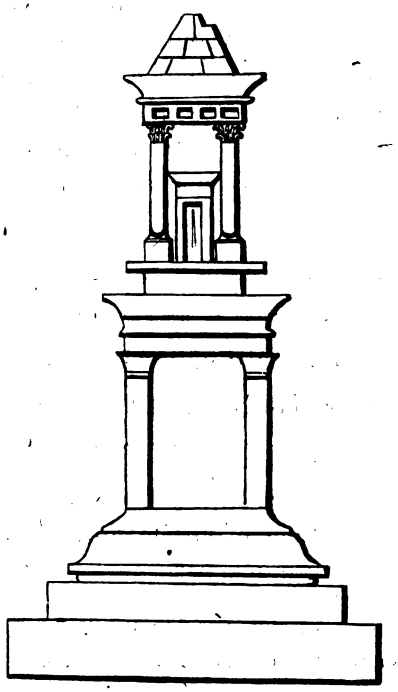
Digitized by Google

hauteur de sa pente est contenue depuis la même ligne ponctuée jusqu'à celle qui forme les limites de la largeur de la plate-forme. Ce cirque était fermé, à son entrée, par une barrière en pierres de taille dérangées de leur place et dispersées parmi celles qui sont encore placées. Il s'élève un dé qui paraît avoir été la borne du cirque. Cette barrière prend toute la largeur de l'emplacement. Qu'on me pardonne ces détails fastidieux, mais ils sont nécessaires pour faire comprendre ce que je n'ai pu faire par le moyen des ombres, ne sachant ni laver ni dessiner.

On a dû se rendre de Leptis au cirque par le rivage de la mer, qui n'était pas alors couvert de sable mouvant comme il l'est aujourd'hui. On devait passer devant une longue façade d'édifices partagés par des rues dont il ne reste plus que les traces. Cette façade, comme les vestiges l'indiquent, partait de la ville et finissait où commence le théâtre public, c'est-à-dire le cirque ou l'hippodrome.

Après avoir levé ce plan et emporté la tête de lion, nous regagnâmes le tamarisc. J'avais vu la ville et ses édifices, mais je n'avais pas encore vu les tombeaux. Les anciens portaient trop de respect aux morts pour négliger leur séjour. Chacun mettait sa gloire à ériger, pour ses parents et ses amis, des mausolées plus ou moins magnifiques, suivant ses moyens ou sa vanité. Nous avions passé la porte d'ouest, notre route de tous les jours, et nous nous arrêtâmes à un monument assez remarquable, dont j'ai pris le dessin que voici :

Digitized by Google



Malgré les défauts d'architecture que peut présenter ce dessin, il donnera cependant à l'architecte qui en rectifiera les erreurs, une idée de ce monument que nous avions pris, à cause de sa position sur le bord de la mer, pour un phare, mais qu'après plus mur examen nous reconnûmes pour un mausolée. Ce mausolée est entouré de sépulcres ouverts, vides et formés de pierres dures. Il représente, du côté de la mer, la façade ci-dessus; et les pierres, dérangées de leur symétrie, sont en un tel

Digitized by Google

point d'équilibre, que, si on venait à en détacher une, tout le monument croulerait aussitôt. Il a fallu un effort plus qu'humain pour causer un tel dérangement : ce ne peut être que l'effet de quelque secousse de la nature. Sur l'un des monuments funèbres qui avoisinent ce mausolée, on lit cette inscription grecque :

ΟΝΠΛΙΛΑΜ ce qui manque ici est tout à fait effacé.
ΚΛѠCЄΝΟΜΘΙΡѠΝΠΛΙΛΑΜЄΙΜΒЄΙ
CΑΙΚΛΙΛΦЄΝЄΝЄΑΝΥΚΤΑΠЄΡΑCΑΙ

Ces deux lignes entières sont les deux dernières d'une épitaphe. Elles m'ont été ainsi expliquées par le Zantiote dont j'ai déjà parlé :

> Non bene è serrata la porta di Plilam. Chi volete
> La sopradetta porta, apritela e passate.

Ce qu'on peut rendre en français par : *La porte de ce tombeau, où gît Plilam, est mi-close; ô vous qui le désirez, ouvrez-la et passez.* S'il faut s'en rapporter à ce sens, le sépulcre qui porte cette inscription était celui de Plilam.

Ensuite, nous allâmes nous embarquer au tamarisc, saluâmes la patrie de Septime-Sévère et de saint Fulgence et regagnâmes la goëlette, qui, après deux nuits et un jour de vent contraire, nous rendit à Tripoli.

Digitized by Google

IMP.CAES·AVRELIO·ANTONINO·AVG·P·P·ET·IMP·CAES·L·AVRELIO·VERO·ARMENIACO·AVG.
SER·CO illisible. INVS·ORFITVS·PROCOS·CVM·VTTEDIO·MARCELLO·LEG·SVO·DEDICAVIT·
C·CALPVRNIVS·CELSVS·CVRATOR·MVNERIS·PVB·MVNERARIVS·IIVIR·QQ.FLAMEN·PERPETVVS·
ARCV· Cette partie vide est cachée dans l'original par une maison. On ne peut la lire. MARMORE·SOLIDO·FECIT

Digitized by Google

Tripoli a aussi ses antiquités. Outre les colonnes de marbre qui se trouvent dans les mosquées et aux angles de presque toutes les maisons, on y admire un arc de triomphe construit de marbre semblable à celui des colonnes : il est blanc veiné de vert pâle. Ce n'est pas sur cet arc de triomphe que j'appelle l'attention ; mais sur l'inscription qu'il porte (voyez la page précédente), inscription que je ne rétablis ici que parce qu'elle a été entièrement défigurée par Bohek dans sa géographie allemande.

Suivant le sens que je donne à cette inscription, il paraîtrait que l'arc de triomphe où elle est gravée a été dédié par Servilius Co.....inus (Constantinus?) Orfitus proconsul, conjointement avec Uttedius Marcellus son lieutenant, aux empereurs César Aurelius Antoninus Augustus, père de la patrie, et César Lucius Aurelius Verus Armeniacus Augustus, et que Caïus Calpurnius Celsus intendant de ce don, chargé des spectacles publics, décemvir et flamine perpétuel, le fit construire en marbre.

Outre Tripoli, les pays qui en dépendent sont couverts de monuments ignorés : les bords du golfe de la Sidre en sont jonchés. Tobrouq, ville située au fond de ce golfe, subsiste encore, quoiqu'elle soit abandonnée. Il en est ainsi de Taoukara, l'ancienne Teuchira, et de Guérenné, nom que les habitants donnent à l'ancienne capitale de la Cyrénaïque, et que nous appelons improprement Cyrène. Cette célèbre cité existe encore en son entier : les maisons particulières, les édifices publics, les tem-

Digitized by Google

ples ornés de sculptures et couverts d'inscriptions en caractères qu'ils appellent kufiques, parce qu'ils ne peuvent les lire, mais qui sont peut-être puniques; les fontaines fournissant abondamment de l'eau et revêtues elles-mêmes d'inscriptions; les rues où l'on se promène en liberté, appellent l'attention des voyageurs et des savants. A Benoulid, tribu arabe de l'intérieur, on voit de grands restes, ainsi qu'à Abou-Gemm et à Gadamès, l'ancienne Cadmus.

IMPRIMERIE ROYALE. — Juillet 1836.

Digitized by Google

Digitized by Google